

Et tes larmes retenir

CHARLOTTE ORCIVAL



CHARLOTTE ORCIVAL

ET TES LARMES
RETENIR

ROMAN



© 2017, HarperCollins France SA.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

© GALLERY STOCK/GLENN GLASSER

Réalisation graphique : C. ESCARBELT (HarperCollins France)

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-7763-8 — ISSN 2271-0256

À Sylvain qui « malgré tout ça est toujours là ».

NEW YORK

*Oh ! but maybe I'm just too young
to keep good love from going wrong.*

Jeff BUCKLEY, *Lover,*
You Should've Come Over, 1994

I

C'est de dos que cela s'est passé. La finesse de son cou, de ses épaules. Je l'ai reconnue grâce à cette image fixée dans ma mémoire. Elle avait grandi, une liane infinie avec des nouvelles rondeurs de poitrine et de hanches. Mais c'est en croisant son profil que tout s'est définitivement imposé à moi. Comme à l'époque. Comme il y a si longtemps. Une évocation de mon passé. Un flash de ma jeunesse. Quelqu'un que j'avais peu à peu oublié. Le souvenir qui l'a emporté ensuite, c'est la manière dont je l'avais laissée tomber. Comme une merde. Inévitablement. J'étais comme ça à l'époque. Et je peux dire que j'avais changé.

Nous étions exactement un mois après le 11-Septembre 2001. Dans une file d'attente d'aéroport. Et elle n'était pas seule.

Comment aurait-elle pu l'être ? Comme un aimant, ce mec, ça se voyait. Il la couvait des yeux. Il la touchait dès que possible. Une main dans le bas du dos pour avancer dans la file. Une mèche de cheveux délicatement passée derrière l'oreille.

CHARLOTTE ORCIVAL

Comme si elle avait besoin de quelqu'un pour la coiffer et lui donner de l'allure. Et moi, j'étais là, à me demander s'il y avait une chance, la moindre chance pour qu'elle me reconnaisse elle aussi, si nos regards se croisaient.

Roissy. Vol American Airlines. Un mois après les attentats qui avaient bouleversé le monde. Visiblement, elle avait la même destination que moi, puisque nous étions dans la même file d'enregistrement : New York. Qui allait à New York et pourquoi, après ces moments-là ? Je me le demandais.

Moi je savais.

J'allais bosser. Faire un shoot photo pour une série *Marie-Claire* et une autre pour *Allure*. Et j'y retrouverais des amis.

Mais elle ?

Anna avait été une part importante de ma longue et lente et difficile adolescence. Quand j'avais croisé son chemin dans ma petite ville et petite vie, ça avait secoué mes fondations. Il existait donc une personne avec qui je pouvais être moi-même. Une individualité proche de la mienne. Elle était jeune, mais c'était une vieille âme. Et mes tortures et délires d'adolescent avaient trouvé un écho, un refuge, une première muse. Mais avant d'être touché par son âme, c'est son allure qui m'avait emporté. Et je pouvais aussi me rappeler qu'accessoirement, elle avait été ma première fois.

Moi aussi, j'avais été son premier amant. Et elle était là, à trois mètres devant moi, dans une

Et tes larmes retenir

file d'enregistrement d'un vol pour New York, au départ de Roissy.

J'avais trente-deux ans.

J'étais l'ex-mari de quelqu'un.

J'étais le père de Malo, cinq ans. Que je laissais à Paris pour deux semaines entières.

J'étais un photographe de mode.

J'avais arrêté de peindre, de dessiner, au profit de la photographie.

Je buvais un peu, je fumais trop, je sortais pas mal... Et cet après-midi-là, trop matinal, bien trop matinal, j'avais une gueule de bois carabinée, des heures de sommeil en retard que même l'éternité ne me permettrait pas de rattraper et une chemise vraiment douteuse. Style débraillé included. Si vous aimiez ça, ça pouvait être chic. Mais là, je me sentais plutôt crade, en fait.

Anna et son mec approchaient maintenant du comptoir d'enregistrement. Je les regardais se parler. Elle était souriante, je l'apercevais de temps à autre, quand son profil se tournait un peu. Il aurait suffi qu'elle bouge davantage, qu'elle se tourne complètement et là, peut-être, elle m'aurait vu.

Bizarrement, je ne l'espérais pas. Allez savoir pourquoi, mais je n'avais pas envie de la retrouver. Je n'avais pas envie qu'on se parle. Je n'avais pas envie de vérifier si elle allait me reconnaître ou pas. Je n'avais pas envie de savoir quel souvenir elle avait gardé de moi. Je ne voulais pas faire face

CHARLOTTE ORCIVAL

à Anna Sobieski, dans cette file, à cet instant, avec mon cerveau en vrac et ma vie encore pire.

Le retour en arrière que risquait de provoquer cette rencontre fortuite ne me disait rien.

Vannes. Mes années lycée. Cette haine de cette période difficile, dans ce trou, cette province.

Je n'y allais presque plus. Depuis longtemps. Cela faisait souffrir ma mère, je le savais, mais l'existence que j'avais laissée derrière moi, je l'avais laissée pour de bon. Je n'arrivais pas à faire les passerelles entre ces vies. Mes vies d'avant, ma vie aujourd'hui. Je ne voulais pas mélanger ces mondes-là. Peut-être que j'avais honte au fond. Mais retrouver Anna Sobieski, l'amoureuse de mes seize ans, c'était retrouver quelqu'un qui avait vu qui j'étais avant. Et je ne le voulais pas, moi, retrouver cette personne. Elle m'était devenue trop étrangère.

En avançant dans la file, j'ai détourné le regard et collé mon téléphone à l'oreille pour me donner une contenance. Quand Anna s'est éloignée du comptoir avec un sac et un pas léger, sans parler du mec à ses basques, elle n'a pas tenté un regard dans ma direction. Encore une fois, sans le vouloir sans doute, elle était parvenue à me snober. Voilà quelque chose qui n'avait pas changé.

Je les ai regardés s'éloigner avec une once de regret, elle glissant tranquillement dans ses baskets blanches. Je la trouvais toujours belle, l'adolescente de mes seize ans. Un peu plus grande encore, mais pas trop, un peu plus ronde et mûre, un cran encore

Et tes larmes retenir

plus élégante qu'avant. Avec son port de reine, sa démarche de chat. Le regret était au bord de mes lèvres. Mais voilà. J'avais fait le choix. On arrêta d'y penser.

*
**

— Julien ?

J'ai su, avant de me retourner. Bien sûr. J'ai su et j'ai eu beau réfléchir à toute vitesse, je ne voyais aucune façon de sortir de ce piège. Dans une file d'un magasin d'aéroport, un Relay, à m'équiper de journaux et bonbons pour tenir ce voyage de sept heures, avec la certitude que compte tenu de ma gueule de bois et de ma nervosité, je ne parviendrais sans doute pas à m'endormir. Alors j'étais allé chercher des munitions pour préparer l'épreuve et c'est là qu'elle m'était tombée dessus.

Le son de sa voix. Venu de si loin. Comme un sens retrouvé. Je me suis retourné et je n'ai pas pu m'empêcher de sourire à moitié en découvrant son visage. Elle semblait ébahie de me retrouver là. Moi, je pouvais faire genre. Comme moyen de me protéger. Puisque je savais.

— Tiens tiens, j'ai fait. Toi, ici.

Elle a ri et rougi. Je crois que mon sang-froid l'impressionnait. Et c'est bien ce que j'escomptais.

— Ça fait tellement longtemps, elle a dit à voix haute, mais comme pour elle-même.

J'ai ramassé ma monnaie et je me suis mis à l'écart de la file, à sa hauteur, en attendant qu'elle

CHARLOTTE ORCIVAL

finisse elle aussi de payer. Elle avait acheté un *Lonely Planet* de New York et un *Voici*. Elle avait l'air gênée par les deux achats et les a glissés très vite dans son grand sac à main.

— Je ne me souviens même pas de la dernière fois, elle a dit.

On a avancé vers l'extérieur de la boutique. Elle était toujours plus petite que moi. Elle était toujours terriblement plus vivante aussi.

— On pourrait peut-être se faire la bise, quand même, elle a dit.

Mais elle a fait plus que cela. Elle m'a étreint puis embrassé les joues. J'étais un peu étonné de cette effusion.

— Tu vas où ? j'ai demandé, connaissant pourtant sa destination.

— New York. Et toi ?

— Pareil. C'est une première ?

— Non non. Et toi ?

— Pareil.

Ça commençait à craindre, nos réponses symétriques et les monosyllabes. Mais j'aurais voulu quoi ? Anna a posé son grand sac informe à ses pieds et s'est mise à y chercher un truc au fond du fond. Ah ! Kleenex. À grand renfort de bruits, elle s'est mouchée sous mes yeux. Au fond de moi, cela m'a amusé. La jeune Anna était encore là. Pas aussi chic que sa jolie tenue le laissait entendre, toujours aussi spontanée et naturelle.

— Excuse-moi, elle a quand même dit, j'ai

Et tes larmes retenir

une saloperie de rhume dont je n'arrive pas à me débarrasser.

J'ai désigné des fauteuils devant notre zone d'embarquement. Sans un mot de plus, on s'est assis côte à côte. Je me demandais tout à coup ce qu'avait été sa vie depuis nos seize ans. Je me demandais qui elle était devenue. Par quoi elle était passée. Comment elle avait navigué.

— Tu vis où aujourd'hui ? j'ai demandé.

— Paris. Toi ?

— Idem.

— Parisien ? Tu es resté ici après tes études ?

Elle avait l'air surprise.

— Je m'y suis trouvé bien, j'ai simplifié. Alors oui.

J'ai vu ses yeux devenir un peu flous. Son regard se perdait.

— Et toi ? j'ai fait.

— Quoi ?

— Tu es revenue ?

Elle a esquissé un sourire en coin. Revenue. *Back to home*. Car Anna, même si je l'avais rencontrée en Bretagne, avait toujours été une pure Parisienne.

— J'habite à Paris depuis trois ans.

— Et avant ?

— Dijon, Lyon, New York.

J'ai sifflé entre mes dents un petit son, admiratif et ironique en même temps.

— Tu as vu du pays !

— Ne te fous pas de moi...

CHARLOTTE ORCIVAL

— Tu as suivi tes parents ? j'ai demandé, cherchant à comprendre mieux son parcours.

— À Dijon, oui. Le reste, ce sont mes pérégrinations d'étudiante et de jeune travailleuse.

Comme un con, alors que j'avais envie de tout savoir d'elle, je lui ai demandé où elle bossait, alors que ce n'était pas, mais alors pas du tout, ce que j'avais envie de savoir en premier.

— Je fais de la com, elle a répondu.

— Pour qui ?

— Des assureurs, AIG. C'est américain.

— Ah.

— Ouais, elle a fait. Ouais...

— Cool ! j'ai fait pour essayer de reprendre le fil. Et ta sœur ? Tes parents, ça va ?

— Ça va. Ça va. Merci.

Elle avait répondu en me souriant de toutes ses dents, mais pourtant, je la trouvais crispée. Peut-être qu'elle était encore plus gênée que moi de nos retrouvailles. Mais finalement, moi, plus les minutes passaient, plus je me détendais.

— Tu vas à New York pour quoi faire ? j'ai demandé.

— Visiter.

— Combien de temps ?

— Quatre jours. Visite au pas de course.

J'ai souri. Ils n'allaient pas chômer.

— C'est pour faire découvrir à Vincent, elle a repris. New York et moi, c'est une histoire plus

Et tes larmes retenir

ancienne. J'ai fait plusieurs allers-retours à une époque où c'était l'épicentre de ma vie.

— Plus maintenant ?

— Non. Finito.

Il y avait de l'amour dans cette histoire-là. Un gars là-bas ? Un Américain ?

J'ai pensé à toutes ces journées que j'avais passées dans la Grosse Pomme, ces dix dernières années. À toutes ces possibilités ratées d'elle, là-bas. Et puis je me suis dit que mine de rien, elle et moi, nous avons été fidèles à nos rêves de voyage. Et que ce n'était pas rien.

Nos rêves. Voilà qu'ils surgissaient à mesure que nous parlions. Anna avait représenté le début des rêves. Mais pas tout de suite. Car lorsqu'elle avait fait irruption dans mon lycée et dans ma vie, moi, du haut de mes seize ans, je l'avais d'abord toisée. Elle était toute petite, treize ans et quelques, un bébé en somme. Mais j'avais très vite eu la confirmation qu'elle était en réalité bien plus évoluée que moi sur presque tous les autres niveaux et, auprès d'elle, j'avais découvert les pouvoirs terrifiants que pouvait posséder une gamine de treize ans. Celui de séduire avec le charme fou qu'elle dégageait, ce mélange toxique d'innocence et de désir. Le pouvoir de faire grandir, car c'est elle qui la première avait su me dire « Ose ». Ose devenir ce putain de mec que tu es au fond de toi. Ce type assurément créatif, absolument pas fait pour rester le cul sur une chaise devant un ordinateur toute la journée et qui se

CHARLOTTE ORCIVAL

demande comment s'y prendre. Le pouvoir de me faire comprendre d'un simple regard, compris de moi seulement, l'amour qu'elle me portait.

Pourtant, je l'ai mal aimée, cette demoiselle, avant de l'aimer tout court. Je me suis dérobé, j'ai rejeté l'évidence, j'ai joué avec son désir, j'ai manipulé nos sentiments. Je ne savais pas faire autrement, immature petit con que j'étais, incapable d'assumer le bordel qu'était cet amour. Et puis un jour de printemps, sur une plage bretonne ensoleillée, je me suis enfin abandonné. Et à partir de ce jour-là et pendant plus de 365 jours, Anna et moi, ça a été à la vie, à la mort. Mais aussi à la musique, aux livres, aux discussions à n'en plus finir sur le sens du monde, de la vie, aux fêtes sur les plages, aux escapades sur nos îles du golfe du Morbihan, à nos amis présents et aux absents, déjà. Et tous les jours, ou presque, je me demandais ce qui m'avait fait hésiter si longtemps à me laisser prendre dans ses filets. Même si au fond de moi, c'était toujours : *Comment une fille pareille peut vouloir d'un gars comme moi ?*

— Et toi, elle m'a demandé. Tu y vas pourquoi ?
Sa question m'a fait revenir au temps présent.

— Travail, j'ai marmonné.

— Il faut que je t'arrache plus d'infos sur le type de travail que tu fais là-bas ?

J'ai rigolé. Sur ce point-là, elle n'avait pas changé. Toujours aussi directe... et chiante.

— Je fais des photos. Des photos de mode, de pub.

Et tes larmes retenir

— Waouh. Tu as réussi !

— Euh, réussi, si tu veux. Ce n'est pas non plus la gloire, tu vois.

— Non, je veux dire, tu as réussi à faire un métier artistique. Vraiment. C'est ce que tu voulais avant. Vivre et créer.

— Ouais. Tu peux dire ça.

Je crois qu'elle était vraiment impressionnée. Comme si j'avais tenu une promesse. Mais je ne lui avais rien promis, si ? Ou alors, elle parlait de moi. Tenu une promesse au garçon que j'avais été. Et sur ce point, elle avait assez raison. J'avais trouvé ma voie. Ma voix intérieure. Faire des photos pour des pubs, c'était un peu artistique. Ouais. Faire des photos tout court, c'était mieux. D'ailleurs, là, à regarder ses yeux en gros plan, ça me démangeait de sortir mon Canon pour les fixer sur pellicule. Tenter du moins. Parce qu'au fond le réel me semblait toujours plus beau que les photos. Surtout avec un regard pareil. Bordel, ses yeux si bleus n'avaient pas changé. Il n'y avait que quand je prenais Malo en photo que je n'étais jamais déçu. Je captuais tout ce que je pouvais de lui, depuis sa naissance. Et là, j'étais surpris d'être démangé par un même réflexe. Mais of course, je me suis abstenu.

De loin, je l'ai vu s'approcher. Son Vincent. Un mec grand. Peut-être un peu plus âgé que moi ou elle. Presque baraqué. Genre une carrure de

CHARLOTTE ORCIVAL

rugbyman gentleman mais un regard de fille avec des yeux très tendres. Très doux. J'ai vu qu'il était surpris. Surpris de la voir discuter avec un inconnu. Un mec. Mais il l'a jouée cool.

— Bonjour, il m'a dit, en me tendant une main et en passant l'autre autour des épaules d'Anna.

— Vincent, Julien. Julien, Vincent.

— Enchanté, il a répondu.

Poli le gars. Urbain même.

— Julien est un vieux copain, j'ai entendu Anna expliquer. On s'est connus au lycée quand je vivais en Bretagne.

— Tu as habité en Bretagne ?

J'ai aimé qu'il ne sache pas. J'ai aimé ça très fort. Et ça venait de très loin. Et ça m'a surpris. Ce Vincent, c'était peut-être de la surface. Peut-être du trop récent. Après tout, rien n'indiquait une longue relation et techniquement, aucun des deux ne portait d'alliance au doigt et elle ne m'avait pas dit : « Julien, je te présente mon mari, Vincent ». Mais putain, what the fuck ? Qu'est-ce que j'en avais à foutre, de toute façon ? Je délirais ou quoi ? Je n'allais pas faire mon truc habituel. Anna n'était pas une cible que j'allais séduire pour m'en lasser comme toujours. Ça, c'était déjà fait. Fallait que je dépasse mes réflexes de chasseur, là.

La suite a plutôt été agréable, car au fond, rencontrer par hasard Anna Sobieski pour un vol Paris-New York partagé, ça a rendu ce voyage bien plus plaisant. D'abord parce que l'avion était

Et tes larmes retenir

particulièrement peu rempli, ce qui nous a permis de nous installer à proximité les uns des autres, sans avoir à tenir compte des emplacements initiaux de nos cartes d'embarquement. Je voyageais en éco. Comme eux. C'est moi qui finançais ce billet et je ne trouvais pas utile de mettre de l'argent dans des couvertures plus épaisses ou dans des repas moins mauvais.

On a passé un bon moment à discuter tous les trois au début du voyage. Puis Vincent, très peu de temps après le repas desservi par une sympathique hôtesse, s'est endormi. J'étais sur le même rang qu'eux deux, mais le couloir nous séparait. Je pouvais observer Anna qui essayait elle aussi de s'endormir. Mais elle avait l'air nerveuse. Nos regards se sont croisés.

— Tu n'arrives pas à dormir ?

— En fait, c'est le contraire. J'essaye de ne surtout pas dormir. L'avion, ce n'est pas un transport que j'affectionne des masses. Alors je veux rester éveillée.

Ça m'a étonné. Avant qu'on embarque, avant qu'on décolle, elle n'avait pas montré de signes de stress, pas exprimé de peur. C'était pourtant en général dans ces moments-là que les phobiques des voyages en avion finissaient par fendre l'armure. Anna était atypique pour cette histoire et d'une certaine manière, je n'étais pas si surpris que cela. Elle l'avait toujours été un peu à mes yeux.

— On a encore cinq heures de vol en pleine

CHARLOTTE ORCIVAL

nuit. Comment tu comptes t'y prendre pour lutter contre le sommeil ?

Elle a montré son sac à ses pieds.

— J'ai des munitions là-dedans, elle a dit en sortant un énorme bouquin.

Elle me l'a tendu pour que je comprenne. Mon Dieu : elle lisait le tome III en 1 351 pages de *Verbatim* de Jacques Attali. Le nombre de pages, je pouvais le dire parce que j'avais été immédiatement à la dernière pour évaluer la bête. Pour le contenu, je me suis dit que c'était une fille qui votait à gauche et cela ne m'a pas beaucoup étonné.

— Moi, ça aurait tendance à m'endormir. Au contraire.

— J'ai bien peur que moi aussi, elle a admis.

Un homme, deux rangs plus haut, s'est retourné vers nous. Il nous a lancé un regard agacé. Il faut dire que dans la semi-obscurité et le silence de la cabine, notre petit bavardage devait le gêner, lui ou d'autres.

— Je crois qu'on dérange, elle a chuchoté.

J'ai désigné le siège libre à côté de moi.

— Viens là. On fera moins de bruit pour discuter.

Anna s'est exécutée sans hésiter. Comme si ma proposition la soulageait. Peut-être qu'elle était vraiment angoissée par notre vol au-dessus de l'Atlantique et que la perspective de ma compagnie l'apaisait.

— Bon, alors, dis-moi tout Julien. Comment es-tu devenu photographe de mode ? Je veux tout savoir.

Et tes larmes retenir

— Haha ! j'ai lancé. La fameuse histoire de mon grand parcours. Tu es prête ?

— Fin prête !

— OK. Je te raconte. Mais à une condition.

— Laquelle ?

— Tu m'expliques à quel moment tu as décidé que la com était faite pour toi.

Anna a soupiré d'un air mélodramatique.

— Ça va être vite vu. Je ne savais pas quel métier faire, en dehors de prof de lettres. Alors j'ai passé un diplôme de fac en com après une classe prépa de lettres puis j'ai fait plein de stages et j'ai fini par en faire mon gagne-pain. Chiant, hein ?

— C'est tout ?

— Pourquoi tu crois que je suis si intéressée par ta vie trépidante de photographe de mode !

— Ça va, n'exagère pas. Tu n'es pas non plus inspecteur des impôts ou un truc du genre.

— Non, OK. Mais toi ! Raconte-moi !

Alors je lui ai raconté.

Je n'avais pas terminé les Beaux-Arts à Paris. Des études que j'avais pourtant rêvé de faire de toutes mes forces.

J'étais arrivé à Paris et j'avais travaillé dans des bars pour me payer un petit appart et sortir beaucoup. Un jour dans le métro, alors que j'allais à une nouvelle fête avec un pack de bière sur l'épaule, une dame d'un certain âge m'avait filé sa carte en me demandant de passer à son agence si je voulais

CHARLOTTE ORCIVAL

gagner de l'argent en faisant des photos. Il faut croire que j'avais la bonne tête, le bon corps, au bon moment, et j'avais commencé à bien bosser. Mon physique romantique à taches de rousseur sur le visage plaisait aux Asiatiques. Beaucoup. Je passais pas mal de temps là-bas. Ça payait assez bien. Mais tout ça n'était pas passionnant et l'intérêt pour ces séances de travail avait tout de suite dérivé vers l'art de faire de la photo. Je voulais être derrière l'appareil-photo et non plus devant. Et à force de travailler avec des professionnels j'avais fini par m'y mettre moi aussi. Là, je m'étais vraiment fait du bien. C'était une époque d'éveil. De désirs. J'apprenais la technique et je libérais mon regard. Je passais mon temps à prendre en photo mon environnement de travail de mannequin. Les coulisses, les préparations, l'attente, les situations incongrues comme être en maillot de bain, au bord d'une piscine sur la French Riviera... en plein mois de janvier. Ça m'amusait. J'en avais fait une série assez sérieuse, je l'avais montrée à plusieurs galeristes photo, l'un m'avait proposé une expo, cette expo avait attiré pas mal de professionnels de la mode à Paris et puis surtout, une des filles que j'avais rencontrées sur les plateaux de shooting et qui avait ses entrées partout m'avait ouvert son carnet d'adresses. C'était il y a sept ans. Depuis, je bossais beaucoup.

— Tu mesures combien ? elle a demandé.

— 1,84/85.

Et tes larmes retenir

— C'est comment pour les mannequins ?

— Plutôt petit. Mais bon, ces histoires de mesures n'ont pas d'importance. Si quelqu'un te veut, c'est ça qui compte.

— On t'a voulu, toi.

— Un peu.

— Et c'est pour ça que tu es passé des Beaux-Arts à mannequin à plein temps ?

Elle avait le chic pour les questions qui tombent pile au bon endroit.

— Je me figurais que j'allais finir les Beaux-Arts et tout ça. Sauf que dans les faits, j'avais le sentiment de n'avancer nulle part. C'était décevant. Tu sais comme j'avais tant rêvé d'entrer dans ce type d'endroit. Mais j'étais à côté de la plaque. Y'avait trop de branlette intellectuelle, trop de bourgeois. Les profs, je n'y comprenais rien à leurs attentes. Et plus ça durait, plus je m'enfermais, je m'isolais. Alors ça n'a pas été difficile d'arrêter pour faire davantage le mannequin. Même si ça n'a fait que repousser mes questions existentielles sur ce que j'allais faire du reste de ma vie.

Anna m'a écouté. Elle semblait connaître le sentiment.

— C'est dur de se trouver, elle a dit.

— Ouais, pas simple. Je croyais savoir, mais j'ai fait finalement beaucoup de détours.

Je me suis souvenu de la situation qui était la mienne, lorsqu'on s'était rencontrés, ados. Plus je fréquentais Anna, plus ma volonté était apparue.

CHARLOTTE ORCIVAL

Anna représentait les possibles. Elle était ce qui était en puissance. Son statut de fille d'ailleurs, de Paris, un brin intello, un brin originale, elle le portait sans réfléchir. Moi, je voulais devenir ça à ses côtés.

— Et toi, j'ai demandé. Combien de détours ?

Elle a soupiré, l'air dégoûté.

— Moi, j'y suis même pas encore arrivée.

— Officiellement, tu as un boulot en CDI, une utilité, un salaire à la fin du mois, non ?

— Ouais, je sais. Je ne me plains pas parce que pour avoir tout ça, ça n'a pas été simple. Mais des fois, même si j'aime relativement l'ensemble de mes journées, franchement, je me dis, à quoi ça sert pour de vrai une chargée de com... sur le papier, y'a plus utile que ça...

— On fait partie du grand capital, toi et moi, ça, c'est sûr ! Vendre des trucs inutiles à des gens qui n'en ont pas besoin... C'est tout nous, ça !

— Ouais, exactement... Tu t'es dit toi aussi des trucs genre il faut faire partie du système pour le changer ? J'ai osé me raconter ça quand j'ai eu mon premier job !

— Carrément, j'ai réalisé en pouffant. J'étais un vrai petit con sur ce sujet. Je me figurais que j'allais mettre de l'art dans toutes mes photos pour éduquer le peuple. Bon, en vrai, je vends des parfums avec des filles en culotte.

— Alors, on est quoi, maintenant ?

— Des complices du système !

— C'est grave ?

Et tes larmes retenir

— Je ne sais pas... Je m'en fous ! Moi j'ai jamais dit que je voulais changer le monde. C'était toi, la militante... Moi, je voulais changer ma vie...

— Ouais je sais... Tu sais, je crois que je travaille à droite, mais que je vote à gauche. J'suis politiquement schizophrène.

— Moi, je fais mieux, je ne vote pas !

— Ah ça, c'est moche !

— J'ai jamais cru à ça. Je suis désolé...

— Oh bordel, tu ne vas pas me parler du vote blanc. Je crois que je ne vais pas pouvoir supporter...

Non, je n'allais pas lui parler de ma théorie sur le vote blanc. Non. Pas cette fois. Et pourtant, elle avait vu juste : j'en avais bien sûr une.

— Tu te rappelles quand on parlait de ça ensemble ? j'ai demandé.

— De quoi ?

— De l'avenir qu'on voulait, des choix.

— Oui, je me souviens que tu étais très précis, très motivé.

— J'étais obsédé, tu veux dire ! J'avais trop peur de pas réussir à avoir plus grand, plus beau.

— Et tu es content, alors, maintenant.

— On peut dire ça... Mais je me rends compte que je suis quand même un insatisfait de nature.

Parce que c'était exactement ça : j'étais fier de là où j'étais arrivé, et en même temps, en vrai, c'était rien.

Elle s'est mise à rire, et je l'ai regardée, sans comprendre. Qu'avais-je dit de drôle ?

CHARLOTTE ORCIVAL

— Quoi ?

— Je repense à ta tête, tout à l'heure à Roissy. Avoue, tu étais tout sauf ravi que je te tombe dessus.

— Mais si, bien sûr que j'étais content.

— Quel menteur.

— Quoi ?

— Ça se voyait que ça te faisait chier. Je le sais. Tu n'as pas changé.

— Arrête. J'avais la tête dans le cul, c'est tout. Rien à voir.

— Hum, je ne suis pas si sûre...

Une chose était certaine cependant : Anna n'avait pas oublié de lire en moi. À une ancienne époque de ma vie, elle était parmi les personnes qui s'étaient le plus intéressées à moi, alors que je ne savais même pas si j'étais intéressant. Et ça avait fait une différence. Un temps.

— Je crois que tu as raison, j'ai fini par admettre. J'étais perplexe quand je t'ai reconnue.

— Perplexe genre « Merdddddeuh pas elle ! »

— Mais noonnn, t'es conne !

— Alors, genre quoi ?

— Genre, qu'est-ce qu'elle va penser de moi ?

— T'es sérieux ?

— Oui ! Parfaitement. Genre, est-ce qu'elle va me reconnaître ou elle m'a oublié ? Genre aussi, est-ce qu'elle va me parler normalement ?

Elle m'a regardé comme si elle ne comprenait pas du tout de quoi je parlais.

Et tes larmes retenir

— Genre comme celle que tu étais avant ! j'ai ajouté.

— Ben j'espère quand même que je ne te parle pas comme une gamine de treize ans.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

— Je voulais dire, est-ce que tu es la même ?

— Et alors ?

— Tu connais la réponse, Anna. Te fous pas de moi. Ça fait des heures qu'on parle. Et c'est comme si on y était encore.

— Oui, elle a fini par dire tout doucement. Je vois ce que tu veux dire.

On s'est tus. Elle a bâillé. Je savais qu'elle ne s'ennuyait pas. Moi aussi, j'étais toujours capable de lire en elle. Ça m'était revenu très facilement. Je savais donc qu'elle continuait juste sa lutte contre la fatigue naturelle.

— Tu veux bien me dire de quoi tu as peur exactement ? j'ai chuchoté.

J'ai vu ses yeux se voiler, mais ensuite, elle a tenté de sourire.

— Des trucs qui peuvent se produire.

— À cause des attentats ?

— Oui. Les trucs classiques depuis le 11-Septembre, je crois. Qu'un débile sorte un cutter et aille faire n'importe quoi. Ça me fout la trouille, comme tout le monde.

— Oui, comme tout le monde, j'ai admis. Mais tout le monde n'en perd pas le sommeil...

CHARLOTTE ORCIVAL

Bien sûr, je comprenais sa peur. C'est juste qu'elle me semblait disproportionnée.

— Et si on se relayait ? j'ai proposé. Tu dors et je monte la garde.

En prononçant ces mots, j'ai compris combien j'avais envie de la protéger, au fond. Combien grand était mon attachement pour elle aussi. Combien tout cela ne s'était pas éteint. Je n'en revenais pas. J'étais même dubitatif, mais il fallait au moins que je me montre honnête avec moi-même sur ce coup-là : Anna provoquait un truc fort que je ne nommais pas encore.

— T'es con, elle a dit en souriant. Et tu m'encourages dans mon délire.

— Alors on se prend un verre de vin pour se détendre ?

Elle a jeté des coups d'œil autour de nous.

— L'idée n'est pas mauvaise, mais je crois que même les hôteses et les stewards sont en train de roupiller. On va les déranger.

— T'inquiète, j'ai dit en me levant, je vais nous trouver ça.

Je voulais jouer au mec super sûr de lui, capable de tous les défis. Au fond, je me rendais bien compte que depuis que nous nous étions retrouvés, quelques heures auparavant, je jouais ça en permanence auprès d'elle. Je passais mon énergie à me montrer sous mon meilleur jour et à faire face à tous les challenges. Comme celui de déranger des hôteses chafouines pendant leur pause. Bon, je n'ai pas eu

Et tes larmes retenir

beaucoup de mérite. J'ai fait les yeux doux, joué de mon adorable accent frenchy, et Suzy (c'était écrit sur son badge) m'a laissé repartir avec deux coupes et une demi-bouteille de champagne de la classe business. C'était mieux que tout ce que nous aurions pu espérer d'un vol de l'American Airlines. C'était même du vrai champagne, pas du moussoux. Ça a fait pétiller les yeux pourtant fatigués d'Anna. Elle a fait tinter sa coupe contre la mienne en me faisant un sourire coquin.

— J'adorrrrrre le champagne ! elle s'est exclamée après avoir vidé la moitié de son verre.

— Je vois ça !

— Je crois que je le dois à ma première cuite qui était au champagne. Tu t'en souviens ?

— C'est parti ? On fait souvenirs, souvenirs ?

— Nonnn, elle a dit aussitôt. Je veux que tu me parles des trucs que je ne connais pas. Pas des souvenirs.

— Comme quoi ?

— L'amourrrr, Julien. Y'a que ça qui compte !

J'ai soupiré. Ce sujet, celui avec le grand A, ne m'intéressait que s'il me permettait d'en savoir plus sur sa vie amoureuse à elle. J'ai tenté :

— T'en es où, toi ?

— C'est moi qui ai commencé !

Sa pirouette ne m'a pas étonné. Depuis le début de notre conversation, Anna était hyper ouverte, très attentive, enthousiaste même, mais elle s'arrangeait toujours pour parler de moi, sans jamais s'aventurer

CHARLOTTE ORCIVAL

elle sur le chemin de sa vie personnelle. Et une fois encore, elle me mettait sur les rails.

— OK, OK, j'ai dit en admettant ma défaite. L'amour, donc.

Alors bien sûr, je lui ai parlé du plus important : le grand amour de ma vie. Quatre lettres d'une simplicité rare qui avaient tout changé sur leur passage. Pour toujours. Malo, le fils de ma vie.

Mais Malo n'était pas arrivé tout seul. Et j'ai attaqué par le début. Par toutes les autres histoires qui m'avaient mené jusqu'à lui. En m'arrêtant plus longuement sur la dernière.

En amour, j'avais beaucoup bourlingué. Ma vingtaine avait été une succession d'histoires. De filles, de femmes. De conquêtes. En tombant dans le milieu de la photo, j'avais aimé quelques mannequins, une assistante de studio en stage, deux attachées de presse, une directrice photo de dix ans mon aînée, une maquilleuse de studio, une comédienne presque célèbre. Mais aussi une instit, une écuyère, et même une vendeuse de diamants chez Boucheron. Mes séjours à l'étranger avaient facilité d'autres histoires éphémères. Et puis un jour, j'avais fait la connaissance d'Ellie et Ellie m'avait fait tomber en amour.

Pendant longtemps j'ai cru qu'Ellie était l'amour de ma vie. En fait, si je suis honnête, c'est surtout, je crois, parce que Ellie a été très dure à conquérir.

Et tes larmes retenir

Ma quête avait été longue et plus j'attendais, plus je la désirais, plus je tombais amoureux.

Alors j'ai cru que c'était ça l'amour. C'était ce truc qu'on n'a pas et qui vous arrache des larmes et de la terreur la nuit. C'est cette guerre contre soi et contre l'autre en même temps.

Ellie avait été ma quête. Mon Graal. Elle m'avait fait attendre presque une année. Et c'était bien la première fois. Ma première relation unilatérale. Et je comprenais mieux mes anciennes amoureuses et j'assumais mal.

Ellie était une toute petite chose. Quand je la regardais, même des années après notre rencontre, je me demandais encore comment on pouvait être aussi minuscule et bien proportionnée. Vingt-cinq centimètres nous séparaient en hauteur. C'était une plume quand je la portais. Et j'étais tombé amoureux d'elle en à peine plus de quelques secondes.

Et puis Ellie était forte. Talentueuse. Cultivée. Riche. Ellie menait son monde à la baguette et sa vie aussi. Dernier enfant d'une fratrie de cinq, c'était aussi la seule fille au milieu de frères voraces, chasseurs, exigeants, comme les familles bourgeoises ou aristocrates en produisaient. Comme s'il fallait encore équiper le monde de chevaliers valeureux et bien éduqués. Même si ce qui m'avait marqué avant tout, c'était leur individualisme et leur égoïsme. Alors ouais, j'avais eu des beaux-frères avocat fiscaliste, directeur financier ou en passe de le devenir dans un grand groupe français

CHARLOTTE ORCIVAL

de l'énergie, re-avocat et expert-comptable. Ouais, mes beaux-frères m'avaient montré leurs canines acérées, m'avaient noyé de leurs discours financiers ou politiques, m'avaient sans doute méprisé du premier jour au dernier. Mais Ellie, face à eux, était la chef. Dans cette famille où les rapports de force étaient la règle, elle les avait mis sous son joug et m'avait imposé à tous.

Bien sûr, j'avance trop vite, je vais trop loin déjà. Car avant d'en arriver à moi au milieu de sa famille, de ses frères, il y a eu elle et moi. Avec le recul, je crois que j'ai été sa crise d'adolescence tardive, son garçon rebelle, sa révolte contre son rang. L'un des choix qui la définissaient pour se construire plus encore. Je ne dis pas qu'elle avait fait cela consciemment. Je ne pense pas qu'elle ne m'ait pas aimé. Mais je sais qu'avec Ellie, je n'ai jamais eu une place juste. Du début jusqu'à la fin, j'ai eu davantage une fonction.

Notre rencontre avait été simple : un shooting photo que je faisais pour une marque de vêtements pour enfants. Ellie était la styliste de la marque. J'étais le photographe. Son boulot, c'était de me contraindre dans mes choix artistiques. Mon boulot, c'était de l'envoyer se faire foutre, elle et sa charte graphique. Mais ce jour-là, j'ai été son pantin. Car je suis tout de suite tombé sous le charme de cette poupée diaphane. Je me souviens des enfants endimanchés dans les vêtements de la marque, je me souviens de l'un d'entre eux qui

Et tes larmes retenir

avait une gastro et qui avait fini par vomir sous nos yeux. Mais Ellie était imperturbable. Très polie, très distante aussi, en espèce de Madame de Rothschild des bonnes manières, elle gérait la situation sans un mot plus haut que l'autre. Tout de suite, j'ai voulu plus. Et j'ai entrepris de la charmer. Mais les règles du jeu, cette fois-ci, je ne les avais pas, car Ellie n'a succombé ni à mon charisme ni à mon physique. Elle a gardé ses distances, m'a fait comprendre qu'elle n'était pas intéressée, m'a mis en présence de son mec puis d'un autre. En six mois, l'air de rien, je n'ai jamais pris autant de vents de toute ma vie entière. Et pourtant, j'ai continué, je me suis accroché et le défi qu'elle représentait me rendait toujours plus amoureux d'elle. Ellie au début n'a pas compris à quel point j'étais sérieux. Je crois qu'à juste titre, elle m'avait placé dans la catégorie « beau, mais lourd ». Et puis un jour de juin de l'année 1992, durant une soirée très rive gauche où nous étions venus à plusieurs tant j'étais parvenu à m'infiltrer dans sa vie, dans son groupe d'amis, avec ses copines qui me zieutaient souvent avec envie, je lui ai dit que je l'aimais. Et elle m'a cru pendant cinq ans et demi. Non, c'est faux, elle savait que je l'aimais encore quand elle m'a quitté. Mais ça n'était plus suffisant. Et elle m'a laissé.

Je n'avais jamais vécu de chagrin d'amour. Ça ne marchait plus, mais je ne voulais pas le savoir. J'ignorais les signes. On avait dit pour le meilleur

CHARLOTTE ORCIVAL

et pour le pire, et je m'accrochais à la permanence de ces mots et à Malo entre nous. Sauf que ça ne fonctionnait pas comme ça.

Après l'épisode « Un homme amoureux », j'étais donc devenu le cliché de « l'homme largué », dans tous les sens du terme. Pendant plusieurs mois, j'ai été comme groggy, assommé, vidé. Et à ce vide s'est ajoutée cette espèce de vertige logistique lié à mon Malo et à ses deux ans tout ronds. L'appart à trouver, la garde à alterner, la nounou à partager, le rythme à caler, et ce dans une espèce de course folle de la vie de tous les jours. Mais je n'y arrivais pas. J'étais malheureux comme les pierres. J'étais dévasté. Quelquefois, le brouillard de tristesse et de colère fade se dissipait plusieurs jours d'affilée. Puis il revenait invariablement. J'étais traumatisé, en colère et choqué.

Et le personnage arrogant que je m'étais construit toutes ces années durant pour me protéger a disparu. Il ne servait plus à rien puisqu'il ne m'avait pas protégé de ça.

— Un grand chagrin d'amour, c'est quand l'amour a été grand.

Anna a prononcé cette espèce de phrase hyper définitive quand nous approchions des côtes américaines. Les heures avaient défilé et nous n'avions pas dormi. Nous avions parlé toute la nuit et les hôtesseS distribuaient déjà le petit déjeuner. Je lui avais dit l'essentiel de l'homme que j'étais devenu

Et tes larmes retenir

et elle avait entrecoupé mes histoires de questions pleines de curiosité simple. Elle avait tiré mes mots, les uns après les autres, quand je semblais les perdre. Sa maïeutique dans les airs avait été raffinée et bienveillante. J'étais impressionné d'avoir pu tant partager. Moi qui parlais si peu de ces événements-là. De ce traumatisme à moi.

— Il l'a été puisque Malo est là.

Anna a bâillé. Ses yeux pourtant si lumineux paraissaient bien pâles à ce moment-là.

— Mon Dieu, j'ai fait, je t'ai tenu la jambe et tu n'as pas dormi. Ça me fait culpabiliser.

— C'est exactement ce qu'il me fallait ! Et Malo ? Tu veux bien me montrer une photo ? Tu en as une sur toi, je parie !

J'ai plissé les yeux de joie. Je ne connais aucun parent qui n'est pas fier de montrer une photo de son enfant. Et plus encore, quand c'est demandé avec autant de gentillesse. J'ai sorti une petite photo de mon portefeuille et je la lui ai tendue. Elle l'a prise avec délicatesse et n'a d'abord rien dit en la détaillant. Je me suis penché pour regarder la photo de Malo en même temps.

— Il te ressemble, elle a fini par dire en levant les yeux vers moi. Il est beau. Il a tes yeux.

— Oh bien sûr que je le trouve beau moi aussi. Beau, craquant, tendre, mais aussi chiant, têtu, silencieux ou trop bruyant, agaçant avec ses petits bouts de Lego qui traînent sur le parquet la nuit et qui font un mal de chien quand je marche dessus.

CHARLOTTE ORCIVAL

Ça l'a fait marrer.

— The famous Lego !

— Celui-là même ! Et il est aussi super compliqué à faire manger. Un jour, le riz c'est super bon, papa, merci. L'autre jour, ah, mais je t'ai dit que j'aime pas ! J'en veux pas ! Et on ne parle même pas de légumes, tu noteras. On parle de fé-cu-lents !

Anna continuait à rire. J'étais lancé et ça lui plaisait.

— Le pire, ce sont les matins... Impossible de le sortir du lit. D'ailleurs, il faut savoir qu'une fois sur deux, il se réveille dans *mon* lit, rapport au cauchemar de 3 heures du mat qui l'a fait émigrer dans ma chambre, et là, c'est mon cauchemar à moi qui commence parce que monsieur prend ses aises, monsieur bouge dans tous les sens, monsieur arrive à me piquer toute la couette... Bref...

— Bref, tu es gaga de lui.

— Ouais... Je te soûle, faut que j'arrête.

Je faisais enfin preuve de lucidité. Il fallait que je tente de me contenir.

— Nan, tu m'amuses ! Je crois que tu as trouvé ton maître ! J'aimerais bien le rencontrer un jour.

Anna a prononcé cette phrase le plus naturellement du monde. Elle avait toujours fait cela dans mes souvenirs. Prononcer des phrases importantes sans donner l'impression qu'elles l'étaient. Et pourtant, ça, c'était une phrase importante. C'était une phrase qui disait « J'aimerais qu'on se revoie après ça. »

Et tes larmes retenir

C'étaient des mots qui me lançaient un message clair et concis. Et j'étais estomaqué.

— Oui, bien sûr, j'ai dit aussi vite que j'ai pu, en essayant, tant bien que mal, d'effacer mon trouble, il faudra qu'on organise ça à Paris à nos retours.

Je suis resté un instant silencieux, comme abasourdi d'avoir tant parlé et tant parlé de moi. Puis en regardant Vincent, sur le rang d'à côté, j'ai dit :

— Et vous, des enfants, vous en parlez ?

Anna a rougi jusqu'aux oreilles. Je vous jure que je l'ai vu et je n'en revenais pas de cette émotion, presque enfantine. Elle a plongé devant elle pour attraper un magazine et comme pour éviter mon regard aussi.

— Peut-être, elle a fini par répondre. Mais pas maintenant.

— Peut-être parce que vous n'êtes pas ensemble depuis assez longtemps, j'ai cherché à savoir.

— Si quand même...

Sur le même rang que nous, de l'autre côté du couloir, j'ai vu Vincent se réveiller. Anna s'est tournée vers lui, lui adressant un vaste sourire.

— Ça va, toi ? il s'est tout de suite inquiété. Tu as réussi à t'endormir ?

Anna a tourné le menton vers moi.

— On a parlé toute la nuit, Julien et moi !

— Waouh, vous en aviez du temps à rattraper, il a dit, sans sembler agacé.

Sa tolérance m'a étonné. Mais peut-être était-il vraiment à l'image de son physique : grand, baraqué,

CHARLOTTE ORCIVAL

détendu. Et pas du tout inquieté par un gringalet comme moi.

— Je vais aller au petit coin, j'ai dit en m'adressant à Anna pour qu'elle me laisse passer.

— Oui. Bien sûr... Je vais te laisser tranquille, elle a ajouté, en rejoignant Vincent sur le siège de l'autre côté.

Voilà, nous avons repris nos places. Au sens propre et figuré, et nous étions sur le point d'atterrir à JFK.

— On n'a qu'à prendre le même taxi, j'ai proposé sans réfléchir. Manhattan, c'est Manhattan.

*
* *

Anna avait trouvé l'idée évidente. Et on s'était entassés tous les trois dans une voiture jaune. Elle était entre nous, collée à lui, mais tout près de moi. Pendant tout le trajet, Vincent regardait partout, les yeux ébahis. Comme tous les Français qui arrivent à New York pour la première fois de leur vie. Je ne savais pas dire pourquoi la ville provoquait ça chez les Français en particulier. Mais il y avait définitivement une fascination plus grande que la moyenne mondiale chez nos compatriotes. Une fascination dont je ne me désolidarisais pas. Mais quand même, j'aurais aimé comprendre.

Anna m'avait expliqué, pendant notre discussion dans l'avion, qu'ils allaient squatter chez une copine à elle. Une Élise qu'elle avait rencontrée en

Et tes larmes retenir

prépa à Lyon et qui sur un coup de tête était venue s'installer aux États-Unis. C'était chez elle qu'elle avait passé beaucoup de temps déjà, connaissant New York de mieux en mieux, de séjour en séjour. L'appart de sa cops était situé dans East Village. Ça, j'aurais pu m'y attendre. À la fois de plus en plus cool et presque pas trop cher pour permettre à des jeunes d'y trouver des studios, des colocs, des petites chambres accueillantes bien qu'un peu moisies quand même. Depuis que je fréquentais régulièrement la ville et ses habitants, j'avais croisé un paquet de jeunes modèles, filles ou garçons, qui vivaient dans ce quartier.

Tandis que notre taxi progressait en direction de Manhattan, la curiosité de Vincent pour la ville qu'il s'apprêtait à découvrir et les histoires qui nous y rattachaient, Anna et moi, grandissait.

— Quand est-ce que vous êtes venus ici pour la première fois, tous les deux ?

— L'année de mes dix-neuf ans, j'ai répondu aussi sec. Je peux pas l'oublier, c'était pour un nouvel an.

— Julien est né un 1^{er} janvier, Anna a précisé x pour que Vincent comprenne.

J'ai jeté un coup d'œil vers elle, touché qu'après tout ce temps, elle n'ait pas oublié ma date d'anniversaire. Puis j'ai repris mon récit :

— J'étais un vrai dingue en débarquant ici, c'était comme être dans un film.

— C'est exactement ça ! Anna a confirmé. Moi aussi j'avais cette impression.

CHARLOTTE ORCIVAL

— Tu es venue quand, toi ? je lui ai demandé.

— La première fois ici, c'était au mois de juillet. En 92. Ma cops m'accueillait pour quinze jours, j'y suis finalement restée trois mois. Sur un coup de tête, j'ai décidé de prolonger mon séjour et j'ai trouvé un boulot pour le financer. Je gagnais une misère au black dans une librairie du quartier. Je n'avais pas de visa, pas de papiers pour travailler, mais j'avais un beau sourire et un accent chic. Et ce boulot de quelques heures par jour m'a permis de passer un super été dans ma ville préférée de l'époque.

J'ai ri de cette histoire que Vincent découvrait, ébahi, en écoutant sa belle lui raconter sa jeunesse new-yorkaise.

— Je suis revenue l'été suivant et j'ai passé mon temps à traîner le soir au Sin-é, tu sais ?

J'ai acquiescé. Je voyais très bien de quoi elle parlait.

— C'est quoi ? il a demandé.

— Un café dans East Village. C'est là où Jeff Buckley venait faire des concerts. Un truc minuscule pour chanteurs immenses. Bon, moi, je l'ai jamais vu là-bas au final. Élise a fini par tomber dessus quand je suis rentrée en France. C'est con, hein ?

Son récit m'a amusé. C'était tellement elle. Tellement évident. Le taxi continuait de filer vers Manhattan et bientôt, il allait les déposer devant un petit immeuble de briques un peu décrépi et soudain je me suis dit que j'avais envie de continuer

Et tes larmes retenir

à entendre ses récits. C'était une évidence absolue. J'avais envie de continuer à découvrir qui elle était devenue. J'étais content de l'avoir croisée, heureux de lui avoir parlé, et pas du tout désireux qu'on s'arrête là.

— Vous avez prévu quoi pendant votre séjour ? j'ai demandé.

— Oh ! des trucs classiques pour visiter la ville.

— Ça va faire un peu drôle, sans doute, a fait remarquer Vincent. À cause des attentats, tout ça.

Oui, il avait raison. C'était un drôle de moment pour du tourisme. Mais Anna m'avait expliqué de manière très cash sa logique. Les billets étaient hyper pas chers (et vu comme l'avion était vide, on comprenait qu'ils soldent) et elle avait eu une incroyable envie de revoir sa ville d'adoption qui avait été blessée, traumatisée, et de faire preuve de solidarité avec elle. Oh bien sûr, la paranoïa était là et un nombre incalculable de personnes leur avait demandé s'ils n'avaient pas peur de se rendre là-bas. Mais Anna aimait cette ville, n'en avait jamais eu peur et c'était aujourd'hui que la ville lui demandait de l'aide. Alors elle n'avait pas trop réfléchi.

— Oui, ça va faire drôle, j'ai acquiescé. Mais moi aussi je suis content de revenir ici. C'est dans les moments durs qu'il faut être présent, j'ai ajouté un peu connement.

Mais je le pensais. Sincèrement. Anna a regardé un moment, l'air pensif, la route devant elle. On

CHARLOTTE ORCIVAL

approchait maintenant du tunnel. Dans dix minutes max, on allait se séparer. Il fallait que je me bouge.

— Ça vous dirait qu'on se voie demain soir pour manger un truc ? Sortir ?

J'avais parlé avec un ton enthousiaste. Un ton improbable, compte tenu de mon niveau de fatigue et de gueule de bois à l'origine.

Anna a hoché la tête en se tournant vers moi.

— Carrément !

Dans la seconde qui a suivi, j'ai ressenti un soulagement dans tout mon corps. Malgré la fatigue, les heures de vol, la gueule de bois, tout à coup, j'étais comme allégé d'un poids dont je ne pensais pas qu'il était si lourd avant qu'il ne disparaisse. Anna me regardait du coin de l'œil avec des paillettes dans les yeux. Vincent suivait sa belle. Et la grosse voiture jaune est entrée dans le tunnel Lincoln.

CHARLOTTE ORCIVAL

Et tes larmes retenir

Que feriez-vous si vous retrouviez l'amour de vos 16 ans ? Laisseriez-vous passer votre chance une seconde fois ? Julien, 32 ans, photographe, papa et divorcé, doit très vite répondre à ces questions lorsque, un mois exactement après les attentats du 11 septembre, il retrouve, dans un avion pour New York, Anna, l'amoureuse de son adolescence. Ébloui par la jeune femme qu'elle est devenue, Julien fait rapidement le choix de l'amour et se jette à cœur perdu dans une grande opération de séduction. Mais le monde dans lequel ils viennent d'entrer de plein fouet est devenu incertain, fragile, difficile, à l'image de la relation qu'ils reconstruisent tous les deux... et l'amour ne suffit peut-être plus. Alors, devenus adultes, que sont-ils prêts à donner d'eux-mêmes pour vivre enfin leur histoire ?

Un roman bouleversant sur l'amour,
les blessures et l'espoir,
raconté par un homme amoureux.

Avec Et tes larmes retenir, Charlotte Orcival signe une histoire d'amour aussi intense qu'intemporelle. D'une écriture juste et touchante, elle parvient à susciter chez son lecteur des émotions qui résonnent longtemps après la fin, et confirme qu'elle est l'une des romancières françaises les plus prometteuses de sa génération.

14,90 €



9 782280 377638

75.8913.0

